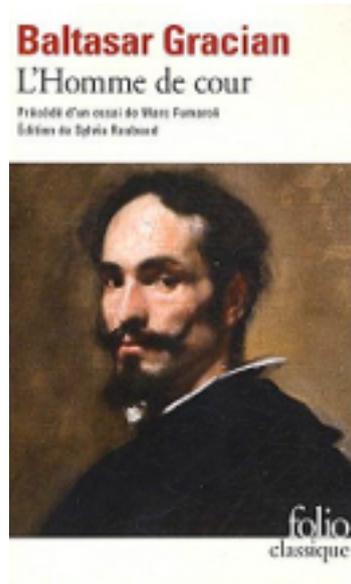


*L'Homme de cour*¹



Nous cherchons des moyens. La stratégie n'est pas gratuite, la tactique nous est imposée par une nécessité au-delà de la plus haute nécessité. C'est ainsi qu'on se transforme en stratège : parce que la force qui s'exerce sur soi est si puissante, que soit on est brisé, soit on la sert, et pour la servir les moyens simples ne suffiront jamais. Si les plus grands stratèges sont chinois, on a compté en Europe quelques vrais spécialistes de la manipulation des forces, et Baltasar Gracian en est un, lui qui a écrit ce recueil de trois cents maximes pour apprendre la prudence : *Oráculo manual y arte de prudencia* (*Oracle manuel et Art de prudence*).

Normalement, la stratégie dépend en priorité de la capacité de percevoir l'état présent des rapports de force, et cette capacité ne s'acquiert pas, c'est un sens naturel comme le sont les cinq autres sens. La majorité des êtres humains naît avec cinq sens, mais certains viennent au monde avec six sens :

1. *L'Homme de cour*, de Baltasar Gracián (Trad. Amelot de la Houssaie, Ed. Sylvia Roubaud. Précédé d'un essai de Marc Fumaroli). 2010, Gallimard, Folio, 656 p., 9,40 €.

les cinq premiers, plus un sixième sens : celui de deviner les grands équilibres, et partant la propension des choses et la bascule à venir des forces entre elles, la direction dans laquelle s'effectueront les transactions. Mais, si on n'a pas reçu ce don, alors il faudra pratiquer les manuels de stratégie et apprendre par l'expérience, c'est-à-dire par la répétition des chutes sans gravité. Connaître par cœur son Gracian peut aider.

Les maximes sont courtes, souvent des phrases conjuguées à l'impératif, des slogans brièvement développés ensuite. Exemples : *Se rendre toujours nécessaire. Savoir refuser. Dissimuler. Ne se plaindre jamais. D'une folie n'en pas faire deux.*

Baltasar Gracian est un jésuite espagnol du début du XVII^e siècle, grand essayiste et moraliste. C'est sous le titre *L'Homme de cour* que son *Oráculo manual y arte de prudencia* va rencontrer en France un immense succès dans la traduction magnifique d'Amelot de la Houssaie, pur français sublimé au risque de l'inexactitude, mais peu importe car le style rattrapera par la magie musicale ce que l'erreur de traduction a perdu en fidélité. Ce qui compte, c'est d'être lu, aimé, mémorisé. Mieux vaut se souvenir imparfaitement d'un conseil, que de l'oublier complètement. Donc, apprenons par cœur ces passages :

« *L. Ne se perdre jamais le respect à soi-même.* »

« *CXCII. L'homme de grande paix est homme de longue vie. (Pour vivre, laisse vivre.)* »

« *CCI. Tous ceux qui paraissent fous le sont, et encore la moitié de ceux qui ne le paraissent pas. (La folie s'est emparée du monde.)* »

« *CCXCVII. Faire tout, comme si l'on avait des témoins.* »,

Parfois, Gracian se contredit un peu, essaie de marier les contraires et semble détricoter à un bout du recueil ce qu'il a tissé à un autre, mais la leçon de ces maximes n'est pas à chercher seulement dans leur sens, elle se trouve aussi dans leur élaboration : c'est penser qui donne les moyens de triompher, c'est se penser soi, se regarder, s'écouter, s'interroger, qui fait devenir plus agile. Tout Gracian est caché dans Montaigne : si je me comprends, je saurai obtenir finalement ce que je souhaite le plus au monde ; si je me connais, alors je connaîtrai les autres.

Il faut enfin remarquer que Baltasar Gracian semble ne pas aimer les

moyens trop agressifs, il désapprouve la guerre offensive, il préfère toujours la voie de la souplesse, et même, parfois, l'armistice. La maxime CXXXI titrée *Le procédé de galant homme* conseille ceci à l'homme de cour : « *Son premier soin est de parler bien de ses ennemis, et de les servir encore mieux. C'est dans les occasions de se venger qu'il paraît avec plus d'éclat. Il ne néglige pas ces occasions, mais c'est pour en faire un bon usage, en préférant la gloire de pardonner au plaisir d'une vengeance victorieuse.* » Gracian est avant tout un catholique, il est sincèrement persuadé que l'on peut transformer ses ennemis en amis, et qui sait, peut-être a-t-il raison.

Décembre 2010

Marc Pautrel